

CHAPITRE 57

Les années lycée à Pamiers ou la prison !

– Je t’ai inscrit au lycée agricole de Pamiers.

– ... !

Ô rage, ô désespoir, ô parents ennemis, ô merde, ça recommence !!!

Je ne sais pas, si depuis ce jour, j’ai connu un tel instant de haine, de meurtre, de suicide, de trou profond, de néant ou jamais plus je ne remonterais voir le jour, de... de ma fuite vers l’abîme ! Mon silence meublait la pièce et l’obscurité de mes pensées meurtrières couvrait ma voix.

Et je ne me révoltais toujours pas. La haine !

Putain d’éducation !

C’est ainsi, ce devait être écrit là-haut. Je n’étais pas assez bien introduit, se vengeait-Il de m’avoir souvent entendu appeler Allah à la rescousse ?

Je ne serais jamais prof mais paysan, cela ne se négociait pas ! Je n’avais pas choisi, je me pliai encore une fois, toujours sans révolte apparente à la volonté de droit divin d’un père qui régissait obstinément ma vie. Il rejetait d’un revers de phrase mes goûts, mes envies, mes rêveries d’adolescent mal dans sa peau. Mal dans la peau d’un autre, un rebelle introverti qui à l’intérieur ne cessait de lutter contre cet adolescent respectueux et timide au point d’accepter toutes les volontés de son père sans rechigner. Je me fabriquerais désormais un extérieur, puisque mon intérieur venait d’exploser en morceaux. Une part de moi-même aimait éperdument mon père pendant que l’autre le haïssait. Et ma vie devint chauve, lisse, abandonnée de tous, comme un champ après la moisson

Castor et Pollux, l’eau et le feu, le jour et la nuit, tourment persistant des gémeaux de juin... Il venait de ruiner en un seul mot le semblant de vie que je venais de reconstituer avec méthode et hargne. Le château fragile s’écroulait à nouveau. Je recommençais à zéro. Je devais encore une fois me reconstruire sur les ruines toujours fumantes d’un passé que j’acceptais de plus en plus difficilement et d’un futur au profil incertain. La rancœur se frayait facilement un chemin vers la rancune et parfois malheureusement vers la haine qui deviendrait tenace.

Je le croyais naïvement conscient et convaincu des efforts que j'avais entrepris depuis deux ans au moins, pour lui être agréable. Les notes s'amélioraient lentement, je tentais farouchement de compenser chaque jour un peu plus le handicap de cette scolarité chaotique que mes parents avaient tant négligée

Le lycée agricole de Pamiers n'acceptait que les internes. Ce fait semblait ravir mes parents. Je me retrouverais de nouveau pensionnaire à la rentrée, sans autre choix.

Pas de sortie le jeudi avant la Terminale, et encore, l'après-midi puisque nous travaillions le matin. Mes parents jubilaient. Le week-end débutait le samedi à midi mes parents souriaient aux anges. La moindre punition consistait en un week-end de corvée à la ferme du lycée. Nouvelle source de jouissance pour mes parents, qui criaient bravo ! Les cheveux devaient être coupés réglementairement, très courts. Mes parents s'extasiaient toujours ! Enfin, on devait porter la blouse grise et des chaussons toute la journée. Arrêtez ! Arrêtez ! C'est trop pour leur cœur devenu soudainement si sensible aux charmes du nouveau centre de la connaissance agricole. Vous allez les tuer ! Ce lycée leur convenait à merveille. Il ressemblait comme deux gouttes d'eau à un régiment disciplinaire ! Rien de surprenant à cela, le directeur était un ancien militaire occupant un emploi réservé. C'était aussi un ancien de là-bas – mais d'Algérie.

Ce n'est pas tout, au risque non calculé de faire mourir mes parents de plaisir, le règlement intérieur précisait en outre que :

- ❑ Les élèves devaient respecter les pions et les professeurs.
- ❑ Les élèves devaient se tenir en rang avant d'entrer au réfectoire.
- ❑ Les élèves seraient à tour de rôle de permanence (de corvée) à la ferme dès 5 heures du matin pour exécuter un rapport agronomique (traire les vaches).
- ❑ Les élèves n'avaient pas le droit de fumer en 3^{ème}.
- ❑ Les élevés ne seraient jamais oisifs, sans surveillance (ramasser les cailloux dans les champs) – Il y avait pour plusieurs générations de cailloux, dans ces p... de champs !
- ❑ Les élèves se levaient quand le professeur entrait dans la classe.
- ❑ Les élèves seraient toujours notés (par-dessus l'épaule, la réforme 1968 !) et devraient passer des examens tous les trimestres (pas la moyenne, viré !)
- ❑ Les élèves n'ont ni le droit de... ni de... ni de...

Je pense qu'il eût été plus simple et plus rapide d'écrire ce que les élèves avaient le droit de faire. En dehors de respirer, de manger – très mal d'ailleurs – notre espace de liberté se résumait à la prédisposition de chacun à s'évader grâce à ses rêves les plus fous, comme faire le mur, rêve commun !

En y réfléchissant bien, il nous restait quand même la grande liberté de se tenir très à carreau et de faire gaffe aux gardes-chiourme qu'étaient certains pions. Si l'outil est le prolongement de l'esprit, ces abrutis, pour quelques-uns, étaient le prolongement du bras justicier du directeur et ses caniches très fidèles et apprivoisés. Certains même y voyaient une opportunité, afin d'obtenir la magistrale promotion de « con de pion en chef ». Je les ai profondément haïs. Ils auraient pu adoucir notre incarcération scolaire, tenter d'alléger cet abrutissant règlement qui broyait les plus faibles, paralysait certains et fabriquait des révoltés permanents. Le plus souvent, ceux là sont de la graine de futurs génies ou casseurs, au choix de l'enseignement.

Nous avions la veine de pouvoir la fermer à peu près tout le temps, il n'y eut aucune revendication qui ne se soit terminée par un conseil de discipline truqué et son invariable sanction : viré !

Pour les profs les plus vindicatifs, la sentence était la même : ou ils la fermaient, ou ils étaient aimablement invités à exercer sous d'autres cieux plus démagogiques. La sélection naturelle entamée depuis plusieurs années prouvait ici la justesse des lois de Mendel. Les meilleurs s'en allaient et les nuls restaient. Le chromosome ignare semblait donc prendre le dessus sur celui de l'intelligence.

Le train des droits acquis en 1968 n'avait pas repéré la gare des libertés individuelles. Malheur à l'abruti d'élève qui avait la malchance d'atterrir dans ce lugubre établissement, lequel ravissait pourtant les parents. Étions-nous tous, les cent vingt pensionnaires de ce sinistre bahut, des refoulés de l'amour familial ? Des exilés parentaux ? De futurs casseurs ?

– Je crois cette fois, Marie-Louise, que nous lui avons trouvé le lycée à son pied !

Telle fut l'agréable conclusion de l'entrevue entre mon père et le directeur. Ce dernier, à la lecture de mon carnet scolaire, n'avait retenu que les allusions de certains profs sur mon indiscipline quasi-permanente et celles de contestataire de plus en plus virulent contre le « système ».

D'ailleurs, je ne savais même pas moi, ce qu'était le « système », mais je le contestais depuis que j'avais compris que mes parents en faisaient partie. Le chef d'établissement leur avait promis de déraciner, de broyer sans aucun problème ce germe pernicieux qui trouvait refuge dans l'esprit frondeur de ce fils indigne. Il leur promit aussi que les réformes de société de consommation post soixante-huitardes – œuvre du fameux Daniel et de ces révolutionnaires qui avaient raté leur révolution – seraient extirpées. L'hérésie de la liberté ne pouvait trouver terreau dans ce lycée. Moi, j'étais pour Daniel, et pour les révolutionnaires. Je ne pouvais ni justifier, ni expliquer mon choix, mais je savais que cela donnait de la consistance à mon existence et j'en avais bigrement besoin. Il y avait là un grand trou bien profond et bien noir à combler faute d'exploser en plein vol. Les bras de mes parents ne s'étaient toujours pas entrouverts, pour se refermer amoureusement sur ma frêle carcasse de gosse égoïste, froid, calculateur... et maintenant révolutionnaire !

Ce fut sans aucun doute ma pire année. Année d'angoisse et de révolte intérieure où je connus les pires souffrances. Un jour, j'échappai de peu à la vendetta de ma classe parce que je n'avais su tricher pour corriger les erreurs d'un copain de classe, lors d'une correction collective.

Notre mastodonte de prof de sciences du sol, femme du directeur, aussi nulle que son corps était difforme et disgracieux, avait l'habitude de faire corriger ses nombreuses interrogations écrites par les élèves. Elle ramassait les copies et les redistribuait au hasard. Rapidement, et discrètement bien entendu, nous faisions signe au propriétaire de la copie de nous faire passer son stylo à bille afin de pouvoir corriger leurs erreurs potentielles. Moi, je n'ai pas osé, la première fois. Sale éducation que celle qui m'avait appris que tricher, c'est pas bien, mentir c'est pas bien, voler c'est pas bien, etc. Le pauvre propriétaire de la copie récolta les fruits de ma peur et de ma maladroite éducation, crainte, timidité, ce que vous voulez, en tout état de cause il se retrouva coincé un week-end. Nous avions un terme moins poétique pour remplacer le mot de « punition », nous lui préférions le doux nom de « bite », tant ce mot nous paraissait bien plus approprié, eu égard aux souffrances qu'il nous imposait.

La classe décida unanimement, de me le faire payer. Rien de plus facile que de terroriser un pensionnaire. Le jeu consistait simplement à mettre son lit en cathédrale, lui à l'intérieur bien sûr, tête en bas, les pieds en haut, et cela par tournée de deux heures à chaque fois qu'il se recouchait. Les vengeurs avaient pris le soin d'établir des tours de garde. Au beau milieu de la nuit, après deux raids meurtriers, je pris la décision de me défendre au ceinturon à grosse boucle à la mode, fort apprécié lors des bagarres.

Je ne sais qui a reçu les premiers coups dans le noir de ma chambrée de six lits. Des coups bien ajustés, mais aussi la haine, l'envie de meurtre que je devais transmettre dans mon geste calmèrent la razzia. Elle cessa pour la nuit et même pour l'ensemble des nuits que je passai dans ce lycée. Ma réputation de cogneur au sang chaud et irascible suffit à me garantir des razzias vengeresses futures. Le ceinturon avait été le prolongement de toute ma souffrance et de ma rage, je compris alors comment l'outil devenait le prolongement de l'esprit.

L'avenir cafardera que je serai plus tard l'un de ces élèves instigateurs qui lancerait des attaques nocturnes envers ceux que nous avons condamnés parfois pour des motifs si subtils qu'aujourd'hui encore, j'en éprouve un remords certain.

Je ne retiens que deux profs de cette année si particulière, deux malheureux qui, malgré leurs efforts, n'arrivaient toujours pas à atteindre mon « dedans ». Je leur sais gré tout de même d'avoir essayé. Ils étaient dépassés par ma solitude, j'étais devenu imperméable à bon nombre de plaisirs extérieurs. Le premier, bien entendu, ce fut le prof de français, Il trouvait que, pour un futur paysan, je conduisais plutôt bien la langue de Molière, sans doute aussi bien que le tracteur de la ferme. Il s'en étonna. Comme il aimait venir partager ses goûts et ses lectures, je lui parlai de mes belles années avec Juliette.

Aujourd'hui, je dirai que c'était un prof né des barricades de 68. Sa décontraction, sa presque copinerie avec les élèves nous le rendaient sympathique. Il me redonna le goût de l'écriture, alors que j'avais condamné l'idée d'écrire. Trop cool ce prof, il ne fera que passer comme tant d'autres. Le second prof fut celui d'espagnol, qui trouvait que j'étais doué en langue. Je lui esquissai rapidement la méthode « zéro colle » qui m'avait formé, il s'en étonna, et me demanda :

– Et ça marche, cette méthode ?

Je compris vite mon erreur et la rectifiai tant bien que mal, sûrement en balbutiant une réponse idiote. L'année d'après, les pauvres gosses qui le récupérèrent m'apprirent que c'était un sale type, un dur, un qui vous collait un zéro et une colle pour un rien !

Et toujours cette prof de science du sol avec ses innombrables interrogations écrites, ses dessins au tableau de dinosaures de toutes espèces. Elle devait être contemporaine de ces animaux pour si bien les dessiner à la craie et de tête, sur le tableau noir de son intelligence ! Nous avons eu droit au papa Brontosauure, à la maman Tyrannosauure, aux fils Sauropodes, aux cousins Diplodocus, aux amis les Sauroposeidons, et les amis des amis les Eoraptors... Les....pitié ! Et toute la famille... Pitié, j'ai dit !

Pendant ses cours, il lui arrivait de lorgner furtivement un mystérieux cahier à spirale, qui nous intriguait au plus au point. Nous avions en vain essayé d'en apercevoir le contenu, qu'elle cachait comme une vieille avare cache ses Louis d'or. Cela ne faisait que renforcer notre détermination et notre curiosité devenue malade. Ce fut néanmoins le plus trouillard de la bande qui osa un jour se précipiter dessus, lire la première page et le remettre à sa place :

– Vous ne croirez jamais ce que j'ai vu !

La bande le secoua :

– T'as vu quoi ?

Il avoua :

– Science du sol... 1954... Constantine (la puréeeeeeeeeee!) Le cahier avait 16 ans ! Mon âge ! Cela faisait seize années qu'elle injectait sa bouillie infâme à ses élèves. À sa décharge, il est vrai que seize ans sur les millions d'années de la planète pouvaient sembler une tendre seconde. Nous avons lancé l'idée de lui voler cette relique, je ne sais pourquoi cela ne se fit pas, crainte, laisser-aller...va savoir.....

Il est navrant que ce genre de prof puisse enseigner en toute impunité. Elle était fainéante à un point tel qu'il lui semblait logique et normal de répondre, lorsque nous lui demandions de nous expliquer quelque chose :

– Vous n'avez qu'à regarder dans un dictionnaire.

Je ne veux pas dénigrer mais je le fais quand même, avec plaisir et encore avec haine, son accent Pied Noir algérien ajoutant à sa vulgarité : la puréeeeeeeeeee !